



Forteresse

par

rachoulicious

1. Prologue - "L'eau seule est éternelle" - Yun Son-Do
2. Dimanche 18 Décembre 1977 - 7:45
3. Date Inconnue - Heure Inconnue
4. Plus tard...



Prologue - "L'eau seule est éternelle" - Yun Son-Do

L'histoire d'Éléonore Spark ne fit pas grand bruit dans la presse. Il y eut, dans les journaux locaux, seulement un petit article d'une dizaine de lignes où l'on mentionnait qu'une jeune fille, disparue depuis plus d'un an était soudainement réapparue. Méfiance, pouvait-on lire, méfiance de la part de sa famille présumée. En effet la jeune fille, âgée à l'époque de quatorze ans, avait tant de différences avec la disparue. Des joues bien trop creuse, un teint résolument blanc comme neige et des yeux vides. Rien de bien surprenant, il est vrai, quand on est censée avoir passé une année en captivité. Cependant, les empreintes digitales confirmèrent très vite que c'était bien mademoiselle Spark, née en 1963, et on fut forcés de se réjouir de cette apparition qui ne provoqua malheureusement pas l'engouement des lecteurs. Pourquoi ? Simplement parce que la rescapée ne voulu jamais parler de ses ravisseurs. Il y eu vaguement quelques noms évoqués pendant ses moments de faiblesses, mais jamais aucun lieu ni aucune date.

Pendant l'Hiver 1977 à 1978, la police enquêta discrètement. Éléonore avait été aperçue pour la dernière fois près d'un parc. Des enfants pensaient l'avoir vu parler à un couple, d'autres disaient qu'elle ne discutait pas avec un couple mais avec une jeune fille qui, je cite, ressemblait à un ange. Puis, elle avait dû disparaître comme par magie. Sa chambre fut fouillée de fond en comble: des photos de sa mère décédée d'un cancer tapissaient sa chambre, des livres sur les mathématiques, les sciences, l'histoire, la nature.... Un devoir de français pas toute à fait terminée sur son bureau: un rédaction qu'elle aurait dû rendre le lendemain de sa disparition: l'histoire d'un aventurier qui partait à la découverte d'un pays inconnu. Elle aimait écouter de la musique classique semblait-il, en regardant ses vinyles. Son père raconterait plus tard que sa fille préférait la solitude à la compagnie car elle trouvait les gens trop peu intelligents. Ils ne fonctionnaient pas comme elle, avait-elle dit. Elle n'avait pas de vie sociale, pas d'amis donc, pas d'activités et ne fréquentait le collège que parce qu'il était obligatoire. Certains diront que ce n'était pas une vie, mais c'était bien sa vie et son père assurait qu'elle était heureuse. Car la question de son état psychologique avait été longuement étudiée puisque la première piste des policiers était un suicide. Mais il n'y avait pas de lettre d'adieu et la vie d'Éléonore semblait inachevée. Les gens qui se suicident ne laisseraient pas la lumière allumée dans leur chambre, fermeraient leurs livres, rangeraient un peu leur bureau. Or, la chambre d'Éléonore était comme figée dans le temps. On pouvait s'attendre à ce qu'elle reviennent d'une minute à l'autre. Son père racontait qu'il avait fait plusieurs fois ce rêve qui l'obsédait: elle revenait un matin, comme si de rien n'était. Ensuite elle détachait ses cheveux bruns foncés et demandait une tasse de thé. Puis, comme à son habitude, elle lisait le journal puis se préparait pour l'école. Elle attrapait son sac, disait ' A ce soir, Papa ! ' d'un ton enjoué puis sortait en oubliant, comme tous les jours, de fermer porte et portail. On pouvait la voir pendant quelques secondes traverser la rue, avant qu'elle et son souvenir ne s'évanouissent doucement dans la nature. Ce rêve il le fit chaque nuit, affirma-t-il, jusqu'au providentiel retour de sa fille.

Son père avait fourni quelques photos à la police. Éléonore avait des grands et clairs yeux gris-bleus, un petit nez, et des cernes cachées par un peu de far blanc. Ses cheveux avaient été bouclés à force de les tresser. Son teint de lait et ses lèvres rouges offrait un très photogénique contraste. A son cou, elle portait très souvent une montre à gousset qui lui indiquait l'heure quand elle trouvait que le temps ne défilait pas assez vite. Son père avait raconté que lorsqu'on s'approchait d'Éléonore, on pouvait entendre un Tic-Tac récurant qui rappelait que la vie n'a rien d'éternelle. Enfant, elle se pensait immortelle et avait la conviction que les autres étaient comme elle. Tout changea quand elle perdit sa mère: elle fut dorénavant comme hantée par le temps qui passe, inexorablement.

Quelques semaines après sa disparition, son père s'était résigné. Sa fille ne reviendrait plus. Les recherches furent très vite abandonnées. Cependant, pour les quelques personnes concernées, une question lancinante résonnait toujours: Où est Éléonore ? Et son père, meurtri par la tristesse et l'ignorance, tentait vainement d'y répondre, souvent: Éléonore ne doit pas être mortelle.

Ce n'était pas une idée saugrenue. Éléonore avait déjà caressé la mort de près sans jamais y perdre la vie: d'abord le jour de sa naissance, elle faillit s'étouffer dans ses propres couvertures. Puis, à l'âge de cinq ans, une grave maladie pulmonaire manqua de l'emporter. Enfin, un récent accident de voiture aurait pu lui être fatal. Cependant, l'immortalité n'est pas si fiable car tous les hommes le sont jusqu'à ce qu'ils meurent. Personne ne veut voir la mort en face de lui, ni en face des autres. Un jour ils retrouveront un cadavre, se disait son père, et c'est seulement à ce moment-là que je saurais que ma fille n'est pas éternelle.



Et comme d'habitude, il ferme les yeux et voit dans un songe instantané, un sourire, une main, des yeux. Puis sa fille qui regarde la ciel, longuement et si brièvement à la fois. Personne ne peut arrêter le temps, ni même le capturer. Et pourtant, cet instant où Éléonore semblait heureuse, ce bonheur attendrissant, il faut le conserver. Mais déjà, il s'est évaporé.

Et une prière s'élève aux cieux: on demande que la belle et mystérieuse Éléonore revienne.



Dimanche 18 Décembre 1977 - 7:45

Éléonore lisait le journal. Encore des morts sur Paris: de jeunes hommes ivres avaient cru bon de se jeter dans un fleuve. Sottises, se disait-elle, comment peut-on être aussi stupide ? Elle feuilletait les pages, buvant une gorgée de thé à la fraise de temps en temps. Son père semblait la contempler.

-Arrête de me regarder. Dit-elle à son père en levant les yeux.

Il s'exécuta, de peur de la froisser. Le dialogue n'était jamais vraiment passé entre le père et sa fille. Lui était chétif et timide alors qu'elle était fière et forte. Il baissa donc la tête et fit mine de retourner dans la cuisine.

-Promets-moi, papa, que tu n'iras jamais près d'un cours d'eau après avoir pris quelques verres. Je ne voudrais pas que tu finisses dans la rubrique des faits-divers.

-Tu vas à l'école, aujourd'hui ? Répondit-il, visiblement désintéressé.

-On est Dimanche aujourd'hui ! Et puis, c'est bientôt les vacances, tu te souviens ?

Éléonore attrapa un crayon et un bout de papier. Elle se leva et vida le reste de son thé dans l'évier de la cuisine. Son père l'observait, attentif au moindre geste de sa fille. Elle écrivit quelque chose sur le bout de papier, puis enfila son gilet et prit sa sacoche.

-Tiens Papa, si tu veux sortir un peu aujourd'hui, voici ce qu'il faudra acheter pour les repas de ce soir et de demain. J'ai envie de cuisiner de nouvelles choses en ce moment.

Mr. Spark avait quitté son poste de cadre dans une grande entreprise quand la santé de sa femme avait commencé à décliner. Il avait ensuite décidé de travailler dans la traduction de petits livres, notices et autres textes étrangers nécessitant ses talents de traducteurs. Cet emploi lui avait permis de rester toute la journée chez lui pour s'occuper de sa femme. Et après le décès de celle-ci, l'homme n'eut plus le coeur à retourner voir le monde. Il garda donc ce travail même si le salaire, peu élevé, lui permettait à peine de joindre les deux bouts. Éléonore avait appris à s'occuper de la maison et du repas. Elle faisait souvent les courses, s'occupait elle-même des papiers administratifs et remplaçait très bien père et mère. Elle continuait, jour après jour, à sacrifier l'innocence de sa jeunesse. Cinq ans que cela durait.

Elle avait songé à tout laisser tomber maintes et maintes fois. Elle avait imaginé qu'elle s'en allait, en autobus. Elle aurait pris un ticket pour la chaleur du Sud. Elle déambulerait dans les rues ensoleillées et s'achèterait des glaces à la mangue. Et puis, l'air de la plage et du sable. Enfin elle pourrait doré sa peau un peu trop claire. Ah, la liberté... Trêves de rêveries.

Éléonore n'aurait jamais laissé son père seule dans la petite maison familiale. Elle n'était pas très sympathique mais, au moins, elle était loyale. Jamais elle ne trahirait ses promesses. Cependant, la jeune fille n'avait jamais été aussi près d'abandonner ses responsabilités, pour toujours.

-Tu as entendu, papa ?

-Oui... Répondit-il, hésitant. Mais, tu es sûre que je vais avoir assez d'argent ?

Éléonore fouilla les poches de son gilet, sans rien y trouver. C'était le dernier tier du mois, autrement dit le moment où chaque centime était compté. Il y avait toujours cinquante francs dans la commode du salon, tiroir en bas à gauche, sous clé. C'était, d'après Éléonore, une sorte d'assurance si jamais il devait y avoir un problème de faible importance. Il y avait aussi une centaine de francs sous une latte de parquet: ça c'était si le problème devenait onéreux. Et, dans sa chambre, elle avait un coffre dans lequel elle laissait dix francs chaque mois depuis trois ans: de quoi s'acheter tout juste de quoi manger pendant un ou mois. Évidemment, pas question de toucher à cette argent pour effectuer de simples courses. Même pas un franc. Rien. Nada.

-C'est pas grave, papa, tu achèteras seulement pour le repas de ce soir. J'improviserai pour assurer les derniers jours. On se passera de dessert cette semaine, c'est tout.

Cela devenait de plus en plus difficile à gérer pour elle. Elle allait en cours chaque jours pour apprendre ce qu'elle savait déjà, et le soir elle rentrait pour apprendre à son père ce qu'il était censé savoir. Cela convenait à tout le monde: ses professeurs se pensaient pédagogues et son père trouvait sa fille extraordinaire. Et moi dans tout ça, se disait-elle, qui suis-je ? Un objet de convoitise ?

-Il faudra que tu achètes une nouvelle veste, pour toi. Suggéra son père.

Éléonore contempla un instant les traces d'usures qui s'étaient posées il y a des mois sur son gilet épais. Qu'est-ce qu'elle avait froid avec ça sur ses épaules !

-Il n'y a pas de sous pour ça.



-Tu ne vas pas passer l'hiver avec ce... pull ?

-Laisse-moi, papa. Je fais ce que je veux.

Économiser, économiser, toujours rationner, telle était la doctrine de la jeune fille. Son père ne se rendait plus compte des prix. Il devait penser qu'un manteau d'hiver coûterait quelques francs. Sottises.

-J'y vais. Je vais me balader un peu.

-Il est tôt, ma chérie.

-Je dois garder des enfants. Ça fera quelques sous. Je mangerais dans une café. Je rentre en fin d'après-midi.

Elle attrapa une écharpe et un bonnet qui trainaient là, enfila ses bottines sombres. Habillée entièrement de noir, elle se dit que sa vie est un deuil sans fin. Depuis la mort de sa mère, impossible de porter des couleurs, impossible de voir la vie en rose. Ce serait trahir Helena Spark. Elle prit sa petite sacoche qui lui servirait de bourse aujourd'hui. Dedans, il y avait une photo en noir et blanc de ses parents quand le monde les unissait encore, une petite clé qui lui permettrait d'ouvrir sa montre à gousset et de la remonter, un petit savon qu'elle emmenait partout car les endroit public n'en sont pas toujours munis, un mouchoir en soie héritée de son grand-père, un briquet dont elle ne se servait pas, un rouge à lèvres qu'elle n'utilisait pas et des bricoles tout aussi inutiles les unes que les autres.

Éléonore fit un sourire fantomatique à son père, puis s'en alla sans prendre la peine de fermer la porte et le portail. Il la regarda pendant quelques secondes par la fenêtre. Son pas était sûr et rapide. La démarche d'une fille confiante et sans peur. Une fille intelligente, mature et que personne ne pourrait jamais détruire. Engagez-vous dans un combat contre-elle et vous mourrez avant qu'elle ne se batte vraiment. Non, il n'y avait rien à craindre pour elle. Il n'y avait pas d'adversaire à sa taille dans ce monde de fou. Mais si un jour elle le trouvait, cet ennemi invincible, alors ce serait la fin. C'est la dernière fois que l'on vit notre chère Éléonore.



Date Inconnue - Heure Inconnue

Tic-tac-tic-tac, dit le temps qui passe. Éléonore ouvre ses yeux pourtant elle ne voit que le noir. Elle peut juste entendre le son monotone de la trotteuse qui cours de seconde en seconde. Ainsi je ne suis pas morte, pensa-t-elle, puisque les aiguilles tournent. Sa montre à gousset est toujours en train de laisser le temps s'écouler. Voyons voir, s'expliqua-t-elle, sachant que je remonte cette montre chaque jour à dix-huit heure précise, lorsque celle-ci cesse de fonctionner, c'est que cette heure n'est pas encore passée. Ce n'est pas compliqué à deviner. Il fait donc encore jour et j'ose espérer qu'on est encore Dimanche. Éléonore avait pour habitude d'analyser chaque détail lorsqu'elle était en danger. La solution se trouve souvent dans des éléments insignifiants.

La température d'abord. Éléonore n'avait pas vraiment froid, même si elle ne portait pas de gilet. Pas de gilet ? Ou était-il donc passé ? La dernière fois qu'elle avait pu être consciente, c'était certain, elle avait du être à l'intérieur. Elle avait du poser ce gilet sur une chaise ou un porte manteau. Pas de gants non plus, cependant elle avait toujours son bonnet sur la tête, elle pouvait sentir le léger frottement de la laine sur son front. Elle portait toujours ses chaussures aussi. Elle avait été en intérieur mais n'avait pas eu le temps de se déshabiller entièrement.

Éléonore n'était aucunement paniquée à l'idée de se retrouver dans un endroit totalement inconnu après avoir, semblait-il, perdu connaissance. Toute sa vie elle s'était préparée, lors de ses longues songeries, l'attitude à adopter face à ce genre d'incident. Ne surtout pas crier, ne pas se débattre, respirer lentement pour économiser son oxygène, et réfléchir calmement. Il semble, certes, qu'il ne soit pas facile de garder son sang-froid si un tel événement vient à arriver. Cependant, Éléonore possédait un important avantage: elle n'avait pas peur de mourir. Tout le monde doit trépasser un jour, aujourd'hui ou dans cent ans, répétait-elle sans cesse. Cette force face à la mort lui permettait de ne pas céder à l'angoisse.

La boîte, la grotte, le trou, ou la pièce était immobile. Elle ne se trouvait pas dans un véhicule, donc. Ce n'est sûrement pas une grotte car il n'y a pas humidité, pas un trou non plus car elle ne perçoit pas le jour, à moins qu'il ne soit rebouché. Elle touche le sol: du parquet en chêne. C'est une pièce, sans aucune fenêtre. Une pièce qui ne pourrait être une chambre car d'après la loi, une chambre doit avoir au moins une fenêtre, semblait-il. Mais si on y pense, ce genre d'individu qui en enferme d'autres se fiche bien de la loi.

Ultimes vérifications avant de se relever et de risquer de se blesser dans le noir: d'une part, être sûr de n'avoir aucune fracture ou entorse, d'autre part, faire glisser ses bras et ses jambes tendus sur le sol afin de repérer les obstacles. Pas de blessures, ni d'obstacles finalement. Ensuite, il faut s'assurer qu'il n'y a personne d'autre dans la pièce. Pour cela, il faut chuchoter de manière à ce que personne à l'extérieur ne puisse l'entendre mais qu'une éventuelle personne à l'intérieur de la pièce lui réponde.

-Qui est là ? Chuchota-t-elle.

Aucune réponse. La voie est libre, conclut-elle. Elle se releva, toujours dans le noir complet. La sacoche était toujours accrochée à elle. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Éléonore se demanda pourquoi des gens qui visiblement voulait qu'elle reste dans le noir lui avaient laissé une sacoche qui contenait un briquet ? Ce ne sont pas des individus expérimentés, non. Ils ne l'avaient même pas attaché. Pourtant, elle trouvait des réponses : une fille inconsciente, enfermée dans une pièce n'a pas vraiment besoin d'être ligotée. Quand à la sa sacoche, peut-être l'avaient-ils déjà fouillé. Ils ? Oui, Ils. Car il devait y avoir plusieurs personnes. Ou alors l'homme est un idiot de s'embarquer seul dans cette affaire. Un homme ? Elle se disait que c'était un homme, en attendant d'en savoir plus.

Elle fouilla dans sa pochette, tâta de ses doigts, examina chaque contour... Elle attrapa le briquet et n'eut pas de peine à l'allumer. Une faible lueur s'éleva devant ses yeux. La petite flamme vacilla. Il fallait faire vite car elle s'éteindrait bientôt. Éléonore vit une petite pièce, vide, enfin presque. Il y avait un lavabo et des toilettes à sa gauche. Mais il n'y avait aucune porte, aucun système de ventilation. Comme l'air arriva-t-elle jusqu'à moi, se demanda-t-elle, pourquoi ne suis-je pas en manque d'oxygène. Toujours assise, elle observa le plafond faiblement éclairé: une sorte de trappe, avec quelques trous où passait l'air, mais pas de lumière du jour, ni le bleu foncé de la nuit. Éléonore devina sa localisation: dans une cave, sous une pièce, elle même appartenant à une cabane ou une maison.

Elle jeta un coup d'oeil à sa montre: il était dix-sept heure trente. Il faisait déjà nuit en hiver, à cette heure-ci. Ce n'était pas très prudent, plutôt risqué même, mais Éléonore décida de sortir de sa prison. Tout semblait si calme... Il n'était pas trop tard pour rentrer chez elle. Les premières vingt-quatre heures sont capitales pour la police, ensuite ce n'est plus une enfant qu'ils cherchent mais un cadavre. Cela changeait tout pour Éléonore. Certes, elle ne s'accrochait pas tant que ça à la vie. Cependant, elle se demandait comment son père s'en sortirait seul et sans l'argent cachée dans la maison. Et puis, il y avait cette rédaction qu'elle devait finir. Éléonore détestait laisser quelque chose inachevé. Et rien n'était fini chez elle: elle avait entrepris de fabriquer une maquette de parc d'attraction parce que sa mère avait tant aimé



s'y balader. Et puis, son père n'avait pas totalement repris pied, il avait donc besoin d'un accompagnement. Mourir seule, ici, et ne jamais être retrouvée était impensable. Papa ne se remettra pas de la perte de sa famille, pensa-t-elle soudainement. Sortir, oui. Mais comment ? Il ne fallait prendre aucun risque.

En l'absence d'informations sur les ravisseurs, il lui était impossible de mettre au point un plan. Elle connaissait quelques méthodes de manipulations et de déstabilisation de l'adversaire: ces techniques pourraient très bien fonctionner sur une ou deux voire trois personnes au maximum mais au delà ce serait tout simplement impossible. Et puis, il fallait penser aux armes blanches, et aux armes à feu. Le mental ne ferait rien contre le couteau qui déchire la chair et reste impuissant contre la balle qui traverse le coeur.

Les pensées d'Éléonore s'interrompirent au moment où quelques bruits abstraits se firent entendre. D'abord ce n'était que des vibrations dans les tympans de la prisonnière. Et, cela se rapprocha d'elle. C'était des voix. Une femme et une autre personne, les sexes de celle-ci restait indéterminé. Il s'avérait dans un premier temps impossible de comprendre les phrases ou les mots mais quelques secondes plus tard, tout devint plus clair: deux femmes discutaient entre-elles.

-As-tu entendu quelque chose ? Réponds !

-Non, mère. Rien, mère.

-Ce n'est pas... normal ! Elle était en bonne santé ? Réponds !

-Oui, mère. Peut-être devriez-vous demander à père...

-Tais-toi, jeune fille ! Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire !

-Désolé, mère.

-T'ai-je demandé de répondre, petite insolente ?! Quand devait-elle se réveiller ? Réponds.

-Il y a environ une demi heure, mère. C'est moi qui ait fait le dosage, mère.

Elles étaient donc deux dans cette discussion plutôt tendue. Il y avait une mère et sa fille. Et puis ce mystérieux père qui devait avoir le don de déclencher la colère. D'une manière générale, les relations parents-enfants n'avaient jamais dû être le point fort de cette famille d'au moins trois personnes.

-Théodore arrive dans quelques minutes. Il faut qu'elle soit éveillée. Charge-t-en. (Elle marqua une pause).

Qu'attends-tu, jeune fille ? (Une autre pause). Athanasia ! Comment oses-tu me défier de cette façon ! Cesse de me regarder et fais ce que je te dis !

Défier. Oh, comme Éléonore aimait ce mot. La mère se sentait visiblement en danger face à une fille qui pouvait décider à tout instant reprendre le dessus. Cette fille, c'était Athanasie, Athanase ou Athanasia, Éléonore n'avait pas très bien entendu. Cependant, une ombre planait au dessus d'Athanasia: son père. Était-ce Théodore ? Peut-être. Ce serait assez difficile de sortir d'ici, maintenant. Il y avait un peu trop de gens qui défileraient près de la trappe, seule issue qui pourrait la conduire hors de cette prison. Éléonore n'était pas du genre à paniquer pour ça, aussi étonnant que cela puisse paraître. Tant pis, se dit-elle, je trouverai bien autre chose quand je serai à l'extérieur de cette cave.

-Sauf votre respect, mère, je ne pense pas m'être tromper dans le dosage du somnifère. D'après moi, elle est déjà réveillée et attend notre père de pied ferme. Il saura très bien s'y prendre tout seul.

Elle paraissait vraiment sûre d'elle, à en entendre sa voix monotone et droite. Soudain, Tic-Tac... Tic-Tac... Tic... Tac... Tic. La montre à gousset cessa de donner le tempo. Il était dix-huit heures.

-Petite isolante ! Tu payeras ton audace ! Je doute que Théodore soit aussi permissif que moi !

-Je... Je... refuse de participer à ça ! Je ne veux plus. Trouvez-vous une autre esclave !

Ces dernières paroles étaient presque noyées dans des sanglots. Athanasia devait être forte mais très fragile au fond d'elle. Un parfait paradoxe humain. Quelques pas s'écrasèrent sur le plafond de la cave. Athanasia partait de la pièce à vive allure. Le silence revint. C'était une vraie torture pour Éléonore. Le temps venait de s'arrêter, son briquet bientôt épuisé voyait s'éteindre une dernière lueur. Soudain, il y eut une autre voix, masculine cette fois.

-Adèle. Commença-t-il.

-Théodore, ravie de vous voir mon cher.

-Comment se fait-il qu'Athanasia soit en train de pleurer dans le salon ?

-Cette demoiselle refuse de nous obéir. Elle me l'a dit explicitement. Elle ne veut plus nous aider.

-C'est inacceptable. Une enfant, aussi âgée soit-elle, doit faire ce qu'on lui dit. Je présume que cette sotte n'a pas su doser les somnifères, je me trompe ?

-Vous avez tout à fait raison.

-Bien. Assurez-vous qu'elle ne dîne pas ce soir. La disette efface les fautes, n'est-ce pas. Demain, veillez à ce qu'elle ne puisse pas manger non plus. Et cela jusqu'à ce qu'elle se résigne.

Vous verrez que cette comédie ne durera pas longtemps.

-Devons-nous la réveiller ?



-Oui. Je le ferais moi-même. J'ai hâte de voir ce qu'Éléonore nous réserve.

En un instant, et pour la première fois, l'angoisse saisit Éléonore. Il connaissait son prénom ! Et les dernières paroles de ce Théodore ne présageaient rien de bien ! Qu'allait-il lui faire ? La tuer tout de suite ? Ou pire... La torture, le viol... Tout ce qu'on lit dans les magazines spécialisés dans les faits divers. Elle pria pour qu'il la tue tout de suite. Vite. Elle avait si peur de souffrir. Éléonore perdait peu à peu son sang-froid. Elle attrapa sa sacoche, et se recroquevilla dans un coin, éteignit la lumière faible du briquet, qu'elle dissimula dans sa manche. La sacoche, elle la garda derrière elle, bien cachée. Si je meurs, je veux être enterrée avec, disait-elle en sachant que son vœux ne seraient jamais exaucés. Elle enveloppa ses genoux dans ses bras, pour se protéger. Elle pensa à ce que pourrait être le néant. Cependant la notion était beaucoup trop abstraite pour elle et cela lui faisait peur. Perdre le contrôle était quelque chose d'impossible. Et pourtant. Éléonore allait perdre la vie et elle n'y pouvait rien. Elle se sentit ridicule: chaque matin, elle avait répété à son père de faire attention, d'avoir toujours de quoi se défendre sur soi. Mais elle était prise à son propre piège. Elle s'était cru invincible, immortelle. Aujourd'hui, le monde semblait se venger contre elle et ses foutus principes qui jamais ne la sauveraient. Elle entendit la trappe qui grinçait. Le verrou était ouvert. Théodore n'aurait plus qu'un pas à faire. Éléonore perdit pied, soudain et se surprenant elle-même, elle cria:

-Pitié ! Pitié !

Trop tard, la lumière incandescente éclairait maintenant la cave autrefois obscure. L'homme descendit à l'aide d'une échelle préalablement posée contre le mur. L'horreur était à quelque mètre seulement de sa prisonnière. Celle-ci eut peine à distinguer qu'il rasé de près et portait une monture de lunettes épaisse. Ses cheveux étaient gris-noir, comme ses yeux qui ne rendaient son regard que plus menaçant. L'homme était bien portant. Il n'était ni trop mince, ni trop corpulent. Un homme qui devait s'entretenir. Il portait un pantalon noir, et une chemise blanche. Sa veste était de très bonne fabrication, noire elle-aussi, signifiait que l'homme avait bon goût et aussi de l'argent. Cet homme s'appelait donc Théodore.

-Bonjour, Éléonore. Je constate que tu n'es pas endormie. Oh, je t'en prie, lève-toi ! Tu n'as rien à faire par-terre.

Sa voix était tendre et donnait confiance. Éléonore ne se laissa pas duper. C'était sûrement la manière la plus simple de se faire tuer. Mourir, d'accord, mais pas sans avoir lutté. Elle ne réagit donc pas à la demande de son ravisseur.

-Mon enfant, veux-tu sortir ? Pour cela, peut-être faudrait-il que tu te lèves, non ?

Visiblement, Théodore ne savait pas à qui il s'adressait. Enfin, il ne connaissait que son prénom mais ne l'avait jamais côtoyé, assurément. En générale, les gens qui connaissent Éléonore n'essayaient même pas de lui adresser la parole. Éléonore, qui retrouvait peu à peu confiance en elle répondit donc, très calmement.

-Vous devriez faire cirer vos chaussures, monsieur. Comment un homme comme vous peut-il se montrer avec des chaussures sales ?

Éléonore savait que l'effet de ces mots pouvait être positif ou négatif. Soit Théodore serait déstabilisé par cette remarque, soit il réagirait violemment à cette provocation. Soit il saurait à quel genre de personne il avait affaire, soit il continuerait son numéro d'homme de confiance. En fait, la réponse de Théodore fut tout à fait neutre et expéditive.

-Certes.

Il se retourna et grimpa silencieusement à l'échelle. Avant de disparaître en laissant Éléonore dans le noir, il dit simplement:

-Nous reparlerons demain, si tu le veux bien. J'espère que tu passeras une bonne nuit, seule, à écouter tes propres cauchemars. Fait de beaux rêves, mon ange.

Il referma rapidement la trappe. Et le noir fut. Ainsi c'est cela l'enfer, se dit Éléonore. L'ennui, c'est qu'elle n'avait absolument pas envie d'en sortir. Elle ne voulait plus se confronter à ses ravisseurs, à présent. Ils trouveraient bien comment la faire flancher, et cela était totalement inconcevable pour la jeune fille. Papa, je t'en prie, papa.

Retrouve-moi.



Plus tard...

Elle entendit les oiseaux qui chantaient. Ne plus rien voir ne l'empêchait pas d'écouter. La terre continuait à tourner: ainsi le soleil avait dû se lever, incitant par la même occasion les volatiles à chanter. Est-ce qu'Éléonore avait dormi ? Où avait-elle simplement veillé en attendant doucement le jour. A présent la petite pièce était quelque peu éclairée par la lumière du jour. On ne voyait rien de très net, juste quelques faisceaux de lumière. La nuit avait passé. Elle passa une main dans ses cheveux décoiffés et salis par le sol poussiéreux. Elle se mit, pour la première fois, totalement debout et se dirigea vers le lavabo. Elle fit couler de l'eau. De la fraîcheur, enfin. Elle en recueillit dans ses mains et l'appliqua sur son visage fatigué. Elle en but quelques gorgées qui réhydratèrent ce corps malmené. Son ventre commença alors à gargouiller. Elle attrapa donc sa sacoche et y trouva quelques bonbons fruités qu'elle s'empessa d'avalier.

Elle se rassit le long du mur en lambris. Éléonore se demandait quand Théodore arriverait-il. Et que faudrait-il faire ? Lutter ? Où lui obéir dans le seul but de sauver sa peau ? Elle n'aurait pas assez de bonbons pour tenir un jour de plus dans cette prison. Elle n'avait pas mangé le midi de son enlèvement, des bribes de souvenirs lui revenaient à présent. On lui avait demandé de se rendre au parc pour garder un enfant. Les gens de son quartier ne la trouvaient pas spécialement affective, au contraire, mais trouvaient en elle un aspect sécuritaire: elle connaissait les gestes de premiers secours ne faisait prendre aucun risque aux enfants. Elle était donc assez sollicitée près de chez elle. Ensuite, elle avait dû les ramener chez eux. Là-bas, on lui avait proposé de s'asseoir quelques instants. Elle avait eu à peine le temps d'enlever ses gants et son gilet qu'elle avait senti une aiguille dans son bras, puis plus rien. Elle continua à fouiller dans sa mémoire. L'enfant qu'elle avait dû garder était une petite fille haute comme trois pommes. Très jeune, une peau très claire et fragile, des cernes. Une enfant d'à peine huit ans qui lui avait semblé meurtrie par la vie. Elle n'avait pas énormément couru dans ce parc ni beaucoup joué comme les autres enfants. La sortie avait été assez rapide: une demi-heure seulement. Éléonore s'était demandé si elle serait payée malgré tout. Sa mère était... Mme Griffin. Très jeune, trop jeune pour avoir déjà un enfant de son âge. Qu'importe, Éléonore ne s'était pas vraiment posé de question sur cette étrange lien de parenté. C'était tout simplement elle se souvenait pour l'instant. Ses souvenirs restaient brouillés.

Soudain, elle entendit le verrou de la trappe. Oh non, s'inquiéta-t-elle, il revient. Elle se recroquevilla comme la veille. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant, se demanda-t-elle. Et bien, il ne restait qu'à attendre. La trappe grinça, comme la veille. Elle tenait son briquet argenté dans la main en espérant que ce dernier soit utile. Dans les films, le héros ne menace jamais son ennemi avec un briquet, c'est bien trop minable, réfléchit-elle. Éléonore ferma les yeux. Une seconde fois, la peur l'envahit. Tout n'était peut-être qu'un cauchemar, un songe déchiré dans un sommeil trop long. Dans les cauchemars, il suffit de fermer les yeux et de se laisser mourir pour s'en sortir, pensa-t-elle, peut-être tout haut. Les yeux toujours clos, elle entendit Théodore descendant l'échelle, puis ses pas qui s'approchaient lentement. Sans regarder, elle brandit son malheureux briquet en criant:

-Ne me touchez pas ! Le coton est un très bon combustible !

Au moins, elle aurait essayé. Qu'importait le résultat. Peut-être que ce serait elle qui finirait brûlée. Théodore ne répondit pas à son injonction. Non, c'était une voix tout à fait féminine. Une vraie voix de fille. Douce et belle comme devait l'être celle d'Ève.

-Je porte une robe en lin. Mais ça doit brûler aussi vite. Mais, dis-moi, tu brûlerais un ange, Éléonore ?

Très surprise, elle ouvrit les yeux.

-Madame Griffin ! Elle cria ce nom par instinct, trop vite peut-être. Certes l'adolescente lui ressemblait de manière frappante mais ce n'est pas la femme qu'Éléonore avait vu tout à l'heure. Enfin le jour d'avant. L'adolescente, plus âgée que cette dernière apparemment, ne portait plus un tailleur noir de bonne facture comme précédemment mais une longue robe blanche brodée de fleurs. Ces cheveux blonds clairs, jadis attachés d'un chignon étaient maintenant libres comme l'air. Plus aucun maquillage ne cachait ses yeux tristes et sa bouche violette. Madame Griffin était malade ou si triste qu'elle en oubliait de survivre. Elle était frêle et trop maigre pour son âge. Ses cernes grises trahissait un manque de sommeil chronique. Elle semblait venir en amie, mais c'était toujours l'ennemie d'Éléonore.

-Tu as faim, Éléonore ? Et, s'il te plaît, ne crie pas. Si père nous entend, tu vas avoir des ennuis. Moi aussi d'ailleurs.

-J'ai pas la l'intention de crier. Non, je n'ai pas faim. Dit Éléonore, sèchement. En fait, elle était affamée. Elle se jetterait sur n'importe quel morceau de nourriture mais sa méfiance la rappelait à l'ordre: elle ne pouvait pas prendre le risque d'être drogué une seconde fois.

-Si, tu as faim. Ton ventre gargouille. Je sais pas quand père reviendra, alors si tu veux pas crever ici, tu ferais mieux d'avalier quelque chose.

L'adolescente tendit une pomme bien rouge à la jeune prisonnière. Éléonore l'attrapa très vivement. Madame Griffin,



quand à elle, eu une attitude plus surprenante. Elle s'assit contre le mur, à quelque centimètre seulement d'Éléonore.

-Mon nom, c'est Athanasia. Athanasia Griffin. Tout ce que tu dois savoir, maintenant, c'est que je suis privée de repas et que je n'ai pas le droit d'être ici.

-Comment as-tu trouvé cette pomme, alors ?

-Pourquoi tu ne la mange pas ?

-Je veux savoir d'où elle vient. Même si tu as le droit de mentir.

-Je ne préfère pas mentir, je pourrais avoir des problèmes. J'ai juste le droit de te cacher la vérité. Mais je n'ai aucune raison de le faire. Alors, je vais répondre à ta question même si elle est vraiment pas intéressante. C'est Magda. Elle a encore eu le droit à un privilège. Père lui a donné une pomme pour le dessert. Elle me l'a donné mais je crois que tu en avais plus besoin que moi.

-Qui est ' père ' ?

-Il s'appelle Théodore. Mais seule Mère a le droit de l'appeler comme ça. Appelle-le Père et il sera gentil avec toi.

-Je l'appellerai Théodore, alors. Ce que je veux, c'est sortir d'ici. Je m'en fiche qu'il soit gentil.

-Ne joue pas à ça. J'ai essayé, au début seulement. Et regarde.

Elle souleva légèrement sa robe et laissa apparaître le bas de sa cuisse. Il y avait une cicatrice d'une dizaine centimètre qui devait dater de plusieurs années.

-Ça fait très mal, dit Athanasia, très mal. Quand on s'égare dans le mauvais chemin, ils nous punissent plus sévèrement.

-Je sais me défendre.

-Tu penses.

-Qui est Magda ?

-Une de mes soeurs. Elle respecte toutes les règles et les tournent à son avantage. Elle est persuadée qu'en agissant comme ça, ils finiront par la laisser sortir. Elle a tort bien sûr, mais généralement elle arrive à influencer Père et à nous éviter des punitions, parfois.

-Son âge ?

-Pourquoi tu demandes tout ça ? Elle a quinze ans.

-Et c'est une de tes soeurs... Vous êtes combien ? Tu as des frères ?

-Des frères ? Plus ou moins. Enfin c'est compliqué. On est cinq soeurs ici, six avec toi.

-Il faut monter un plan. Vite. Présente-les moi.

-Un plan ? T'es ridicule. Anastasia. Tout juste dix-sept ans. Méfiante et un peu rebelle. Elle est comme toi, elle pense qu'on peut partir si on s'organise. Mais elle a tort, elle-aussi. C'est elle qui s'occupe de raccomoder nos robes.

-Elle me plait. Elle a raison. Continue.

-Madeline. Elle doit avoir ton âge. C'est un peu le médecin de la famille. Elle croit à la magie et à tout ce qui touche au mystique. Elle est un peu étrange et n'aime pas discuter. Mais elle observe beaucoup. C'est aussi elle qui s'occupe de Berenice.

-Qui est Berenice ?

-C'est une petite fille. Elle a sept ans et... elle est très malade du coeur. Elle aurait du mourir il y a longtemps. Mais Madeline la laisse survivre. C'est elle que tu as gardé, tu te souviens ? C'était une sorte d'appât... Elle est absolument adorable.

-C'est elle qu'il faudra sauver en premier. Qui est Athanasia ?

-C'est moi !

-C'est pas la réponse que j'attends. Je veux savoir comment tu te définis, ici.

Elle marqua une longue pause.

-Athanasia est l'aînée, dit-elle gentiment, elle s'assure que tout le monde va bien. Visiblement, elle n'est pas très douée pour ça. Mais elle respectée de ses soeurs, sauf d'une qui la méprise: Madeline.

Éléonore remarqua alors un petit bracelet, une sorte de gourmette emmêlée dans un ruban rose. Il y a une petite médaille dessus, une médaille ovale qui, si on l'ouvre, renferme sûrement une photo. Cela lui rappela sa montre désespérément arrêtée.

-J'aime bien ton bracelet. dit Éléonore.

Athanasia cacha immédiatement son poignée dans sa robe. Éléonore comprit tout de suite qu'il y avait un malaise. Elle hésita un instant. Sa curiosité parfois un peu malsaine la poussait à se demander pourquoi Athanasia voulait absolument dissimuler ce bijou. Cependant, celle-ci était sa seule chance de s'en sortir. Éléonore ne voulait donc pas la



brusquer. Mais la jeune fille avait bien l'intention de découvrir la vérité... d'une autre manière. Éléonore savait qu'Athanasia étouffait un lourd traumatisme au fond d'elle. Il était sûrement dû à la mort d'un ou d'une proche.

-Arrête avec ton regard inquisiteur ! Cria presque Athanasia.

Des pas résonnèrent sur le plafond.

-Oh non ! Père va arriver ! Vite, cache ça ! (Elle je ta la pomme dans un coin.)

Elle chuchotait à présent.

-Écoute, père sera là, bientôt. C'est moi qui ait les clés. En attendant qu'il défonce la serrure...

Éléonore paniqua soudainement.

-Athanasia ! Que vont-il te faire ?

-Je sais pas. J'ai désobéi aux règles... On se reverra, je te le promets. (Elle prit soudain un air triste.) Enfin, je ne peux rien te promettre.

Éléonore attrapa la main d'Athanasia. Son pouls s'accélérait, soudain. Elle dit, presque en sanglots:

-Je... crois, je crois que cet homme est un meurtrier. Je crois qu'on va mourir. Athanasia, je pensais que j'étais invincible, j'avais pas peur mourir... Athanasia, je me suis trompée !

Son interlocutrice repris, enfin essaya du moins, son sang-froid. Elle saisit la sacoche et la vida par-terre. Éléonore était horrifiée mais ne réagit pas.

-Je vais prendre les objets que tu veux garder.

Des coups retentirent sur la porte, accompagnés des cris de colère de Théodore.

-Écoute, Père va venir dans cette pièce. Il aura un carton et une blouse blanche. Il va te demander de te déshabiller et d'enfiler la blouse. Tu vas obéir ou tu mourras, sans aucun doute. Tu as raison, il a déjà tué et n'hésitera pas à recommencer. Ensuite il va prendre tes vêtements et ta sacoche et mettra le tout dans le carton. Ce même carton ira au feu. Alors, maintenant, montre-moi ce que tu veux absolument garder. Ces photos ? Oui.

Instantanément, les yeux en larmes d'Éléonore s'écrouillèrent.

-Vite, prend cette montre, dit-elle en la décrochant de son cou. Et, dans la petite poche de la sacoche, il y a une petite clé pour la remonter... Oui, ça ! Prends aussi le mouchoir et le briquet. Le reste sera inutile. Et prends aussi la photo cachée dans le double fond.

-Éléonore, c'est... ta mère ? Ta soeur ? Elle lui ressemble tant.

-C'est ma mère. Laisse ça tranquille.

-Je crois que je suis en train de comprendre... Tu ne vas pas mourir, Éléonore. Non. Mais ne joue pas avec le feu.

La porte de la cave s'écroule. Éléonore vit son amie enfoncer rapidement les objets dans les poches de sa robe. Théodore descendit. Il avait une des ses mains en sang: c'est celle qui portait le carton. Cet brut avait cassé le verrou à la main ! La blouse était dans l'autre main. Celle-ci était sale et froissée. Depuis combien de temps n'avait-elle pas été lavée ? Qu'importe, le moment était mal choisi pour penser à ça. Pitié, se disait-elle, faite qu'il ne touche pas la blouse avec ses doigts ensanglantés...

-Déshabille-toi. Fit-il, sèchement. Il était extrêmement sûr de ce qu'il faisait, comme si tout cela était une sorte de routine. Cela faisait vraiment peur à la jeune Éléonore. Pourtant, elle n'avait pas l'intention de lui obéir. Il lui fallait trouver encore une de ces répliques assez déstabilisantes.

-Alors, Théodore ? On ne sait plus ouvrir une porte ? Je peux vous apprendre à forcer une serrure, si vous voulez.

-Tu te déshabilles immédiatement. Et tu te tais.

Athanasia était repliée sur elle-même dans le coin de la pièce. A quoi devait-elle penser ? Peut-être espérait-elle secrètement qu'Éléonore se taise et se déshabille. Ou peut-être qu'elle se fichait de l'attitude de cette dernière: elle serait punie, dans tous les cas. Cependant, elle semblait attachée à la jeune captive.

-Non. Répondit doucement Éléonore avec un léger sourire. C'était de la pure provocation: au fond d'elle c'était le chaos. Chaque cellule de son corps semblait frémit. Elle ne pensait plus qu'à une chose : Neith. Ce prénom devait se prononcer à l'anglaise, avec la langue entre les dents. Ou alors, Ness, comme le Loch Ness. Qu'importe, ce nom était en lettres d'argent, sur le bracelet d'Athanasia. Et parce que cette dernière le cachait avec une gêne à peine dissimulée, on pouvait parier qu'il était arrivé quelque chose de regrettable à cette pauvre Neith. Il fallait qu'Éléonore tente sa chance, maintenant.

-Ne me regardez pas comme ça, Théodore. Qu'y a-t-il ? Si je n'obéis pas, me réservez-vous le même sort qu'à Neith ?

Il y eut soudain un silence mortuaire dans la petite pièce. Une légère brise sortie de nulle part traversa le corps tremblant d'Éléonore. Elle venait de mettre le doigt sur un sujet houleux. Athanasia la regarda avec tristesse. Quant à Théodore il ne bougea pas et son visage devint un peu plus agressif encore. Il regarda avec insistance Athanasia. Éléonore cherchait encore de quoi le provoquer quand Athanasia s'écria:



-Je vous en supplie, Père ! Ne lui en voulez pas ! Je ne sais pas comment elle a su....

Éléonore ne réfléchit pas. Alors que Théodore l'avait quitté des yeux pendant un instant, elle s'élança vers la sortie. Pendant une seconde, elle s'imagina déjà libre et rentrée auprès de son père. Mais avant de revenir à la réalité de sa fuite vaine, elle se sentit tomber en arrière. Sa tête se fracassa au sol. Elle ferma les yeux, d'abord éprise par le choc et la douleur. Elle les rouvrit juste après: elle vit le visage de Théodore, qui chuchotais bien lentement, de manière à ce qu'elle comprenne ce qu'il lui disait.

-Et toi, Éléonore ? Tu ne voudrais pas que ton père perde le dernier membre de sa famille ? Ne t'en fais pas, ça viendras. Pour l'instant, sois bien sage, d'accord. Je pense qu'on va bien s'occuper de toi, ici. (Il lui caressa presque tendrement le crâne, alors qu'Éléonore commençait à sangloter) Ne t'en fais pas, ce n'est rien. Allez, endors-toi, c'est bientôt fini.

Éléonore ferma les yeux. Elle abandonna la partie. Échec et Mat. Mise au tapis. Elle entendit, alors que son esprit s'enfonçait lentement dans des limbes inconscientes :

-Allez, Athanasia ! Aide-moi ! Mets-ça au feu.

La dernière image qu'elle vit était les visages de sa famille détruite. Voilà, c'était fini.